

Pour la critique sociale portée par les mouvements révolutionnaires historiques, l'art n'a que rarement été considéré comme un terrain de lutte décisif. Si la question des « modes de vie » est toujours restée, aux yeux des militants comme des théoriciens, une dimension politique et morale essentielle, la transformation de la vie quotidienne et notamment son cadre esthétique devait quasi automatiquement accompagner la dynamique révolutionnaire. Bolchevisme et national-socialisme promurent un art d'État qui accroissait leur pouvoir sur la société mais il resta un art relativement séparé des rapports sociaux concrets et quotidiens de la majorité des individus.

Il n'en va plus de même aujourd'hui avec « l'art contemporain ». Les dispositifs, les installations, les interventions dites artistiques qui occupent les espaces privés et publics visent désormais à produire un effet de « sidération » sur le plus grand nombre. C'est là, pour Annie Le Brun, une des opérations idéologiques autant qu'émotives que l'union entre le capital et l'art conduit à grande échelle. Dans son dernier livre, *Ce qui n'a pas de prix*, elle expose les causes et les conséquences de cette conquête des sensibilités par ce qu'elle nomme une « esthétisation du monde ».

Dans le texte ci-dessous Jacques Guigou analyse les forces et les faiblesses des thèses d'Annie Le Brun. Comme il y a plus de vingt ans, il avait déjà mis en évidence les mutilations de la vie par « le plaisir capitalisé », il désigne aujourd'hui les ravages de « la beauté capitalisée » telle que la dénonce Annie Le Brun. Toutefois, la forte portée politique des nouvelles notions critiques avancées dans *Ce qui n'a pas de prix* coexistent avec des fluctuations et des incertitudes concernant la question de la valeur.

---

### Quelques notes sur *Ce qui n'a pas de prix* d'Annie Le Brun (Stock, 2018).

Avec *Du trop de réalité* (Stock, 2000) Annie Le Brun avait déjà entrepris l'inventaire de la dévastation du rapport sensible que les hommes ont avec le monde. Une dévastation qui se manifeste chaque jour dans toutes les pollutions, nuisances, déchets, catastrophes et autres abrutissements mentaux dans lesquels l'hyperréalisme du capitalisme plongent tous les êtres humains.

Ce *qui n'a pas de prix* approfondit et amplifie l'analyse. Si la visée et les références

théoriques, philosophiques, poétiques sont toujours analogues, présentes et actives, de nouvelles notions critiques apparaissent. Parmi elles le « réalisme globaliste » y occupe une place importante car transversale. Annie Le Brun rassemble sous ce nom l'ensemble des processus, des dispositifs, des interventions **qui**, dans tous les domaines de la vie quotidienne, opèrent une toujours plus vaste domination sur les individus. Et cette domination mène sa « guerre<sup>1</sup> » désormais contre toutes les activités humaines qu'on considèrerait il y a encore peu de temps comme **n'ayant** « **pas de prix** » : le désir, l'amour, le merveilleux, le rêve, l'ennui, la poésie, etc. On reconnaît là les valeurs du surréalisme auxquelles Annie Le Brun reste fidèle mais **qui** sont désormais attaquées et conquises par le « réalisme globaliste » et la « violence de l'argent ».

Parlons d'abord du point fort de ce livre : décrire, exposer, analyser et critiquer la manière dont la beauté codifiée et imposée par le « réalisme globaliste » est devenue un opérateur majeur de l'esthétisation du monde ; l'expression de cette « nouvelle alliance de l'art et de l'argent » (p. 57). Et cette alliance tire l'essentiel de sa puissance dans toutes les manifestations de l'art contemporain. Annie Le Brun procède à une convaincante revue des performances, installations et autres opérations publicitaires gigantesques **qui** sous prétexte de diffusion de la beauté ne font qu'intensifier la « sidération » de toutes et tous par « le réalisme globaliste ». Défilent alors d'une page à l'autre cette manipulation des sens **qui** aboutit à une servitude généralisée par « insensibilisation mimétique » (p.64) ; servitude acceptée et souvent même désirée comme une marque de distinction dans laquelle « les uns et les autres croient reconnaître leur liberté » (p.75).

Ici le monopole de l'usage d'une nouvelle couleur obtenue par les **na**notecnologies, le noir absolu (*vantablack*), acheté par un plasticien britannique ; là une mise en scène de tableaux choisis parmi les plus grands peintres de l'histoire de l'art destinée à mettre en valeur les sacs Vuitton ; partout le « triomphe de l'esthétisme », ce modèle adopté et intériorisé par le plus grand nombre. Depuis les parades du luxe dans les galeries commerciales d'aéroports, de la vogue du tatouage, des « lèvres » botoxées, aux trésors du patrimoine ; du bodybuilding au réaménagement des villes, il ne s'agit plus que de beauté surjouée jusqu'à la caricature » (p.112).

Pour caractériser et analyser la puissance d'action de cette « esthétisation du monde » Annie Le Brun fait certes appel aux concepts de la théorie critique, notamment celle des situationnistes. Domination, mystification, aliénation, domestication sont mobilisées mais l'auteur en fait un usage modéré. Ici, nulles imprécations, invectives ou opprobres — **qui** furent la pratique courante des avants-gardes du XX<sup>e</sup> siècle — ne viennent altérer un style classique dans lequel il n'est **pas** rare d'entendre sonner le phrasé de Debord.

Soucieuse d'exactitude et de justesse critique, Annie Le Brun crée son propre armement dans ce qu'elle nomme « la guerre en cours » pour la suppression de « ce **qui n'a pas** de **prix** ». L'injonction à « la beauté génétiquement modifiée » que « l'art des vainqueurs » diffuse auprès de tous et de chacun agit par « sidération » (p.71). Le terme revient plusieurs fois dans cet écrit. Il est à comprendre au sens fort, au sens médical, quasi psychiatrique : un événement violent **qui** plonge le sujet dans une profonde stupeur, une paralysie, un anéantissement, une dissociation mentale et émotionnelle **qui** le rend incapable de toute compréhension, réflexion et action. D'où la rareté et la faiblesse des réactions critiques face à la dévastation en cours.

Mais cette sidération produite par l'art contemporain sur le plus grand nombre est-elle la seule cause de l'anesthésie des réactions critiques ? N'est-elle **pas** aussi désirée par ceux-là mêmes **qui** seraient susceptibles de s'en libérer ? C'est fort probable lorsqu'on observe le zèle avec lequel la multitude des amateurs d'art contemporain s'empresse dans ces quartiers remodelés par l'esthétisation des espaces urbains. Qu'y recherchent-ils ? Une compensation ? Un soulagement à leur mal-être ? Un remède à leur sentiment de perte de la sensibilité **naturelle**, celle **qui** était liée à une **relation** vitale avec la **nature** ? Une semblable dialectisation du contenu politique et anthropologique de la sidération ne serait sans doute **pas** rejetée par l'auteur.

Malgré de sensibles tendances au catastrophisme<sup>2</sup>, le tableau de la société contemporaine que dresse Annie Le Brun reste largement convainquant. Disons cependant deux réserves : l'une porte sur l'incertitude ou mieux, l'imprécision et la variabilité des notions utilisées par l'auteur pour analyser ce **qui** dans le capitalisme contemporain engendre ce « réalisme globalisé » ; l'autre sur « l'instinct de beauté », certitude qu'elle partage avec William Morris ou d'autres socialistes utopiques et **qui** devenant une sorte d'antidote universel à « l'enlaidissement du monde », prend chez Annie Le Brun de telles dimensions qu'on pourrait le désigner comme un messianisme du beau.

La question dite « de la valeur », débattue de longue date par les théories critiques de l'économie politique est certes abordée mais en référence à des notions peu explicitées de sorte que le lecteur reste souvent sur une impression de flou. C'est à nos yeux l'un des deux points faibles du livre. On pouvait pourtant s'attendre à davantage de précision au vu de la métaphore sur le **prix** que contient son titre. Qu'en est-il au juste ?

Lorsqu'elle désigne les effets de la puissance du capitalisme sur les individus et les sociétés, les notions les plus utilisées par Annie Le Brun et classées par leurs occurrences de fréquence sont les suivantes : (1) marchandise, rationalité marchande, marchandisation du monde ; (2) financiarisation du monde, financiarisation de l'économie, enrichissement des

marques, création de valeur ; (3) l'argent, la toute puissance de l'argent ; (4) l'exploitation économique ; (5) le « nouvel esprit du capitalisme » (Boltanski, Chiapello).

Remarquons la quasi absence de référence à la valeur et plus encore à celle de capital. De ce bref aperçu nous ne tirons bien évidemment aucune leçon de théorie critique mais seulement le constat qu'Annie Le Brun combine ici plusieurs courants **qui** mieux distingués auraient donné à son essai encore davantage de portée. Globalement, dans cette combinatoire, on reconnaît trois courants historiques de la critique dite radicale : la marchandise avec les situationnistes ; la dénonciation du capitalisme financier avec les divers anticapitalismes de gauche ou de droite ; la diabolisation de l'argent avec les nouvelles morales contre la chrématistique<sup>3</sup>. Montrer en quoi ces trois courants n'ont plus guère de portée politique dans le moment historique actuel dépasse largement notre propos ici. Nous l'avons exposé ailleurs<sup>4</sup>.

Disons seulement qu'aujourd'hui ce n'est plus le mouvement de la valeur et encore moins la marchandise ou la financiarisation de l'économie **qui** conduisent le cours du capitalisme mais c'est directement et immédiatement que le capital opère sur toutes les activités humaines. Autrement dit, la valeur n'est plus qu'une représentation devenant évanescence ; elle est dominée par le capital **qui**, dans sa dynamique, tend désormais à se constituer en une sorte de seconde **na**ture englobant toutes les réalités physiques et biologiques de la planète.

Dans cette vaste et surpuissante tendance à la capitalisation du monde, « l'instinct de beauté » qu'Annie Le Brun nous donne comme la source de « ce **qui n'a pas** de **prix** », comme « la constellation sensible » toujours présente sous le « régime de servitude » **qui** triomphe aujourd'hui, a-t-il, s'il existe, quelques chances de se manifester ? En douter n'est **pas** céder à la désespérance ou au nihilisme mais exécuter le conseil que Tristan Tzara donnait à ses amis dadaïstes : « Ne désespérez-**pas**, faites infuser davantage<sup>5</sup> ».

Car présupposer une disposition à la beauté, primordiale et générique chez l'espèce humaine, ressemble davantage à un acte de foi qu'à une hypothèse vérifiée. En quoi les œuvres des utopistes socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle, les illuminés, les déserteurs, les **passionnés** avec Charles Fourier, le facteur Cheval ou le marâcher Joseph Morin témoigneraient-ils d'un « instinct de beauté » **qui** serait un invariant de l'espèce humaine ? Parce qu'ils possédaient une « liberté du regard » (p.156) répond Annie Le Brun en confortant son jugement avec la déclaration d'André Breton : « l'œil existe à l'état sauvage ». Affirmation pour le moins péremptoire **qui**, éblouit par son idéalisme, frise la tautologie puisqu'on pourrait en dire autant des cinq sens d'homo sapiens.

Nous voilà dès lors embarqués dans les multiséculaires controverses sur le caractère **naturel**

ou culturel de la beauté, sur la naissance de l'art et sur la liberté des artistes... Restons hors du bateau et remarquons seulement qu'Annie Le Brun semble à propos de la beauté effectuer un grand écart — pratique qui lui est familière mais celui-là approche l'antinomie et brouille l'horizon — entre une naturalité sensible, gardienne de « ce qui n'a pas de prix » et une culturalité de laquelle jaillissent liberté et poésie. On pourrait lire les dernières pages du livre sur l'appel à retrouver « ce temps hors du temps » qui est celui de « la désertion » comme une tentative pour sortir de cet écart avec... un saut dans l'infini qui, bien que retournement lyrique, n'est cependant pas une fuite. Car le lecteur peut toujours se demander comment dans cet autre temps où l'horizon du monde s'ouvre vers cet « infini contenu dans un contour » (Hugo), la « guerre en cours » se sera dissipée.

Jacques Guigou

août 2018

1. « En fait, c'est la guerre, une guerre qui dure depuis longtemps, une guerre qui se déroule sur tous les plans, une guerre qui n'a pas de frontières. Et qui s'aggrave à mesure que l'anonymat du pouvoir accroît sa puissance en même temps que la faiblesse de ceux qui veulent s'y opposer ». A. Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*, p. 19. [↔]
2. Tendances héritées de ses référents surréalistes et situationnistes et qui parfois versent dans des surcharges peu probantes : telles la détestation des barbes de trois jours (p. 74) ou du blouson Perfecto. [↔]
3. cf. Jacques Wajnsztein, « Une énième diatribe contre la chrématistique », 2011. [↔]
4. Cf. Guigou J. et Wajnsztein J. *L'évanescence de la valeur*. (L'Harmattan, 2004) et aussi des mêmes auteurs et chez le même éditeur, *Crise financière et capital fictif* (2008) ; *La société capitalisée* (2017) ou bien encore le site de la revue *Temps critiques* [↔]
5. Tristan Tzara, *Grains et issues*, 1935. [↔]